2me Année. — N° 54 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 13 Juillet 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BRÉDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ

LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 54 de l'Avenir

Paris, le 13 Juillet 1865

LETTRE D'UN CHRETIEN SUR LE SPIRITISME

QUINZIÈME LETTRE (1).

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

Paris, le 25 janvier 1865.

CHÈRE COUSINE,

On peut, au surplus opposer à nos détracteurs, les citations suivantes :

« Ces billevisées, — dit Louis Jourdan, — ont beaucoup d'analogie avec celles que racontait Salomon de Caus, lorsqu'il prétendait que la vapeur est une force et qu'avec cette force on pouvait changer la face du monde. Pauvre fou ! on l'enferma à Bicêtre, où il expia comme Galilée.

« *L'impardonnable tort d'avoir trop tôt raison.* »

» Aujourd'hui nous lui dressons des statues. De même la postérité bénira peut-être un jour le nom de ceux que vous bafouez et que vous considérez aujourd'hui comme des maniaques !

» Béranger avait bien raison. Respect à ces pionniers de l'avenir, à ces fous sublimes, alors même qu'ils ne feraient faire qu'un rêve heureux au genre humain. »

(1) Voir les nos de 15 à 23, de 46 à 49 et 53.

Loke prétend dans son *Essai sur l'entendement humain* que « c'est avoir trop bonne opinion de nous-mêmes que de réduire toutes choses aux bornes étroites de notre capacité et de conclure que tout ce qui dépasse notre compréhension actuelle est impossible. Limiter ce que Dieu peut faire à ce qu'il nous est donné présentement de comprendre, c'est dire que notre science a une étendue infinie, ou bien c'est concevoir Dieu lui-même comme fini. »

« Quelques écrivains, — c'est Mme de Staël qui parle, — ont beaucoup déclamé contre le système de la perfectibilité, et l'on aurait dit, à les entendre, que c'était une véritable atrocité de croire notre espèce perfectible. Il suffit, en France, qu'un homme de tel parti ait soutenu telle opinion, pour qu'il ne soit plus du bon goût de l'adopter ; et tous les moutons du même troupeau viennent donner, les uns après les autres, leurs coups de tête aux idées qui n'en restent pas moins ce qu'elles sont. » « Lessing, — ajoute le même auteur, — n'a cessé d'attaquer cette maxime si communément répétée, *qu'il y a des vérités dangereuses.* En effet, c'est une singulière présomption, dans quelques individus, de se croire le droit de cacher la vérité à leurs semblables, et de s'attribuer la prérogative de se placer comme Alexandre devant Diogène, pour nous dérober les rayons de ce soleil qui appartient à tous également. *Cette prudence prétendue n'est que la théorie du charlatanisme;* on veut escamoter les idées pour mieux asservir les hommes. La vérité est l'œuvre de Dieu, les mensonges sont l'œuvre de l'homme. Si l'on étudie les époques de l'histoire où l'on craint la vérité, l'on verra toujours que c'est quand l'intérêt particulier luttait de quelque manière contre la tendance universelle. »

Disons avec Pascal que « la dernière démarche de la raison c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Il faut savoir douter où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. »

Répétons avec Eugène Pelletan que « toutes les objections contre le mysticisme, comme en général, contre l'ordre surnaturel tout entier, reposent sur ce motif : que la raison ne saurait admettre des réalités placées au-dessus de sa sphère. Nous avons déjà essayé de répondre à cette difficulté, en montrant qu'elle repose sur un principe faux, puisque, dans toutes les directions ouvertes à son activité, la raison arrive toujours en présence d'un fait ou d'une idée auxquels elle est contrainte d'adhérer sans les comprendre. »

« Ce qu'on nomme la science, — affirme Pernety, — a souvent des préjugés infiniment plus difficiles à vaincre que l'ignorance même. Il me semble que plus un homme a d'étendue de génie et de connaissances, moins il doit nier et plus il doit voir la possibilité dans la nature: à être crédule, il y a plus à gagner qu'à perdre. La crédulité engage un homme d'esprit dans des recherches qui le désabusent, s'il était dans l'erreur.

« Et pourtant, — comme le narre si bien Cyrano de Bergerac, — à moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou et quelque chose de plus. »

Bah ! — comme l'enseigne l'évêque Berkeley, — « les préjugés et les partialités, ennemis de la vérité peuvent prévaloir pour un temps et la retenir au fond de son puits ; mais elle en sortira tôt ou tard et frappera les

---

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

FEYEN-PERRIN — FROMENTIN — GUILLAUMET — HANOTEAU — HÉREAU — HARPIGNIES — HERVIER — HILLEMACHER — HIRSCH —HUGREL—GOBBÉ-DUVAL— JULIAN — LABOUCHÈRE — EUG. LAMBERT — LANDELLE — LAMPITO — LAPORTE — LAUGÉE — JEAN-PAUL LAURENS — LENEPVEU — LE POITTEVIN — HECTOR LEROUX — LÉVY — LÉOPOLD LÉVY — MANET — MÉRINO.

Comme on le voit, la peinture de genre domine au salon ; çà et là quelques toiles affectent les proportions de l'histoire mais sans succès.

L'histoire demande beaucoup plus d'études que le genre et le paysage ; il ne s'agit pas seulement, quand on veut rendre un fait historique, de copier matériellement l'archéologie matérielle, il faut également que l'esprit de l'artiste crée de son côté et plus amplement ce que nous appellerons l'archéologie morale.

Voici ce que nous entendons par ce mot. M. Feyen-Perrin par exemple a exposé un tableau intitulé : *Charles le Téméraire* retrouvé le surlendemain de la bataille de Nancy.

Voilà un sujet dramatique, où le deuil de la nature, la neige foulée et souillée par les combattants, les cadavres à moitié ensevelis sous la boue et les glaçons des marécages, doivent puissamment concourir à l'émotion générale.

M. Feyen-Perrin s'est contenté de copier quelques costumes de l'époque, de les grouper froidement et sans art, ce qui fait que le tableau exact matériellement ne l'est nullement dans le sens du sujet. Tout ce qui pouvait dramatiser la scène manque absolument, le cadavre même de Charles le Téméraire est mou, sans horreur, sa structure est commune, banale, et ressemble à tous les modèles qui posent sur les tables à modèle dans les ateliers.

J'appuie principalement sur cette œuvre parce qu'elle nous a vivement frappé par sa banalité et sa nullité historique.

Nous passerons beaucoup d'œuvres du même genre pour ne pas nous répéter et ne pas suivre constamment une nomenclature fastidieuse et sans intérêt.

E. Delacroix, qui dans son œuvre entière a interprété le vrai sens de l'histoire, ne sert à personne comme exemple. Sous prétexte d'originalité les artistes n'examinent pas assez leurs devanciers ; à quoi sert la tradition, disent-ils, pourquoi des exemples ? Ils ne savent pas que plus on est fort, plus on s'assimile des qualités étrangères qu'on revêt peu à peu de sa propre originalité et dont on se sert comme moyen pour traduire peu à peu sa pensée. C'est ce qui conduit à ce que nous nommerons la variété dans l'Art.

Ainsi M. Fromentin est un artiste plein de grâce et de charme, d'intentions fines, que nous avons remarqué il y a bien longtemps et que nous remarquerons longtemps. Mais M. Fromentin n'a jamais voulu chercher en dehors de lui, et sa peinture s'en ressent. M. Guillaumet, un débutant, est au contraire un peintre qui cherche; chez lui les effets sont variés et il traduit en poëte et en peintre les différentes heures du désert.

Les paysagistes n'ont pas ces pauvretés et ces mauvaises interprétations des peintres d'histoire ; pour eux la nature est un livre ouvert qu'ils traduisent presque toujours couramment ; ainsi MM. Hanoteau, Héreau, Harpignies, Hervier nous émotionnent par la simple reproduction de ce qu'ils ont vu et de ce qui les a charmé comme effet.

M. Hillemacher, lui aussi, n'a pas compris que la peinture lyrique ne se faisait pas comme un tableau de genre. *Sa Psyché aux enfers* est de cette école bâtarde qui copie consciencieusement son modèle et qui n'ose pas peindre son tableau. M. Hillemacher s'est inspiré d'Apulée, mais il n'a pas rendu le texte. « Vous y verrez nager le spectre hideux d'un vieillard, etc. » L'horreur, les ténèbres, la tristesse devaient être peintes dans ce sujet, mais ces notes n'appartiennent qu'aux peintres d'élite.

Les idylles, les pastorales sont à la mode depuis quelques années, espérons que par ce moyen nous arriverons à quelques tentatives d'odes et d'épopées qui manquent absolument au salon. *La Calliope enseignant la musique au jeune Orphée*, de M. Hirsch, est un beau sujet mais la couleur et la forme sont pauvres ; ainsi de la pastorale de M. Hugrel qui ne manque cependant pas de mérite.

En principe nous n'aimons guère la forme mesquine et la peinture par trop soignée ; je sais qu'avec ce système, sans se donner beaucoup de mal, on arrive à un résultat

yeux de tous ceux qui ne voudront pas les tenir fermés.»

Car, — ainsi que l'écrit Alfred Dumesnil, — « petits théâtres, petits temples, petites doctrines, vous ne sauriez contenir le moindre de nos éléments modernes ; et vous voulez follement entasser tout dans vos étroites limites. Mais Gargantua grandi emportera et brisera son berceau. »

« Quoi que vous fassiez, — c'est Massias qui parle, — » il ne saurait dépendre de nous de ne pas croire à la réalité de ce que nous voyons, de ce que nous entendons, de ce que nous palpons. La raison est que ces choses répugnent à la raison ; on peut bien renoncer à l'expliquer, non à y croire. »

Et cependant comme le prouve éloquemment l'ingénieur G. H. Love, — « c'est la méthode spéculative qui nia jadis la circulation du sang, dont Harvey devait la découverte à l'expérimentation. C'est elle qui repoussa la vaccine, bien que Jenner ne fît connaître sa découverte qu'escortée de *vingt années d'observation et de succès !*... C'est elle qui, sous prétexte de bosses et de matérialisme, méconnut, dans l'établissement expérimental des facultés morales et intellectuelles, des éléments précieux appelés à concourir à la fondation d'une philosophie positive. C'est elle qui, admettant les infections épidémiques dont elle n'a jamais trouvé de traces appréciables dans l'air, et sous prétexte de doses infinitésimales, repousse avec les dédains et les injures renouvelées du temps d'Harvey et de Jenner la doctrine homéopathique, fondée avant tout sur l'observation; qui empêche l'avénement de cette doctrine, bien qu'elle compte parmi ses praticiens et ses adhérents les hommes les plus éclairés et le plus haut placés ; qui veut perpétuer son privilége séculaire et caduc, d'attaquer les maladies par le fer, le feu et le poison, et de faire disparaître victorieusement, sans douleur, le mal avec le malade !... »

Ah ! c'est que, selon Edouard Fournier, — « le merveilleux les épouvante, — ces partisans de la science, — comme si la vie qu'ils ne peuvent nier, n'était pas elle-même un tissu de merveilles incomprises et pourtant proclamées. Nous ne croyons, vous disent-ils, qu'aux lois de la nature. Pensez-vous donc les connaître toutes ? — ajoute le spirituel écrivain auquel j'emprunte ce fragment. — Voulez-vous dire à Dieu : tu n'iras pas plus loin, avant qu'il l'ait dit à vous-mêmes ? Le jour où l'on écrivit sur un rocher du Nord: *Hic defuit orbis* : Ici la terre nous a manqué, il restait à découvrir autant de continents ou d'îles que l'on en connaissait alors ? Lemierre a parlé comme la sagesse quand il a dit :

« Croire tout découvert est une erreur profonde,
» C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde,
» Limiter la nature, et c'est blasphémer Dieu. »

» Laplace écrivit dans sa théorie du calcul des probabilités, au sujet du magnétisme animal : Nous sommes » si éloignés de connaître tous les agents de la nature et » leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philo» sophique de nier l'existence des phénomènes, unique» ment parce qu'ils ne sont pas explicables dans l'état » actuel de nos connaissances. »

» Arago partit d'un autre point pour arriver à une conclusion plus explicite encore. C'est au nom de la science, dans son état actuel, qu'il s'est déclaré hautement contre toute incrédulité systématique. « Le som» nambulisme, — dit-il en son éloge de Sylvain Bailly, — » ne doit pas être rejeté *à priori*, surtout par ceux qui » se sont tenus au courant des derniers progrès de la » science. »

» Qu'en disent les savants dont il est question ? Du temps de Laplace, on devait déjà croire par instinct ; la science marche, et Arago vient de nous dire en son nom qu'aujourd'hui la raison elle-même ne nous permet plus de douter. S'ils étaient de vrais savants, ces sceptiques obstinés, ils n'auraient pas peur de ce flambeau ; plutôt que de chercher à l'éteindre, ils tâcheraient d'en augmenter l'éclat en y joignant celui de leur science. Oui, si leurs yeux pouvaient voir autre part que dans l'ombre, ils regarderaient en face cette lumière où se confondent le crépuscule du passé, l'aurore de l'avenir.

« L'ami de la science, dit Aristote dans sa *Métaphy*» *sique* (livre II, chap. II), est aussi celui des mythes, » car le sujet des mythes, c'est le merveilleux. »

» Aujourd'hui vous avez une fable, cherchez, creusez, fouillez, et demain ce sera une vérité, sans être pourtant encore une vraisemblance ; Dieu procède ainsi pour ses mystères : la cause reste inaccessible quand l'effet vous appartient ; il vous impose la foi sans vous permettre l'intelligence, car l'un doit venir du cœur quand l'autre a son foyer dans l'esprit. »

J'ajouterai, pour compléter l'opinion si considérable d'Edouard Fournier, qu'aujourd'hui Dieu accorde à l'humanité de contrôler la foi par l'intelligence. Et ailleurs, comme le dit M. Love :

« Le nombre tous les jours plus grands d'esprits distingués et vulgarisateurs qui s'occupent de l'importante question du spiritualisme permet d'espérer que le temps n'est pas éloigné où elle sera accessible aux intelligences les plus humbles. »

O vous tous qui raillez le Spiritisme et les spirites, vous oubliez que « la raillerie n'est pas une raison et qu'elle ne vous donne, — selon Pelletan, — qu'une supériorité à bon marché. Railler, en définitive, c'est dominer une croyance. Le jugement par ironie a d'ailleurs l'avantage de dispenser de la réfutation et par conséquent de l'étude. »

D'ailleurs, comme l'affirme si bien Jobard :

« La négation dispense de toute preuve, l'affirmation en exige; le rôle de négateur étant le plus aisé sera toujours le plus commode. Ainsi le *oui* collectif de plusieurs millions de spirites n'est pas suffisant pour balancer le *non* isolé d'un quidam ou d'un Mabru ! »

J'ajouterai, quant à moi, que l'opinion des Mabru est éphémère, mais que celle des Jobard et des Love se décuple avec les années.

Aussi peut-on affirmer que tous ceux qui raillent le Spiritisme ignorent complétement cette doctrine et ses manifestations. Tout pétillants d'esprit que soient Henri de Pène, Edmond Texier et tant d'autres, leurs brocards prouvent leur ignorance; et si lourdes que soient les attaques des Lucas et des Oscar Commettant, leurs pavés ne nous écrasent pas. Nous avons la vie dure, et les dents des Péladan s'useront vainement à mordre sur nous : nous sommes d'acier.

« Voici leur jargon, — comme dit Charron dans son *Traité de la sagesse* : — « Cela est faux, impossible, absurde! — Eh! combien y a-t-il de choses, lesquelles, pour un temps, nous avons rejetées avec risée comme impossibles, — ajoute ce philosophe, — que nous avons été contraints d'avouer après, et encore passer outre à d'autres plus étranges! Et au rebours, combien d'autres nous ont été comme articles de foi, et puis vains mensonges! »

Mais bah! que nous importent ces misères! Toutes les diatribes du monde n'empêcheront pas la foi nouvelle de s'emparer du cœur des populations sur lesquelles elle vient répandre des trésors d'espérance et de consolation. A la zone étroite d'une vie de labeur et de privations elle substitue la zone plus large de la vie de récoltes et de satisfactions ; à l'horizon borné d'une vie terrestre les horizons multiples d'existences successivement plus heureuses, et elle prouve la réalité de ce qu'elle promet. Au surplus, comme je le disais à propos du beau livre *de l'Immortalité*, de M. Alfred Dumesnil; — on sent courir dans les foules un souffle régénérateur. Constatons-le : Le besoin du ravivement de la foi

---

assez rapide, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut agir en peinture, et c'est pour cette raison que nous passons un grand nombre d'œuvres complétement nulles comme Art malgré leur apparence de savoir.

Il y a des peintres qui tout en croyant peindre une œuvre originale ne font que copier avec leurs souvenirs ; ainsi M. Gobbé-Duval est un trop pâle reflet de l'école Ingres, Gleyre et Delaroche. *Sa conscience soutenant le devoir* n'est que la reproduction archaïque d'un style archaïque.

Les portraits abondent encore au salon mais nous n'en parlerons pas; il faut exposer les portraits en famille, mais non en public. Avec un tel système on serait envahi bientôt par une foule de jeunes demoiselles qui nous montreraient leurs pères, leurs mamans, quelquefois leurs professeurs et leurs amis. J'avoue que ces sortes d'émancipations artistiques me laissent indifférent, d'autant plus que l'art réel du portrait manque généralement. La femme n'est pas apte à faire un portrait ; la réalité est la première qualité qu'il faut y mettre et les femmes n'apprennent guère ce qui constitue la réalité de la vie en peinture, du reste pourquoi ressusciteraient-elles seules un genre que les sommités artistiques elles-mêmes oublient complétement. On a peur aujourd'hui de faire une ombre, une lumière et une coloration vraie et pourtant la vérité de la laideur en portraits est une condition de beauté artistique et d'expression. Aussi beaucoup de demoiselles et même de grands peintres qui prétendent l'être oublient-ils naturellement ces immenses difficultés.

Les figures de M. Julian sont des portraits de nymphes, ce qui veut dire que ce sont des femmes nues sur des tapis de verdure. Ces figures sont intitulées la *Désolée et la jeune fille*. M. Julian peint bien, dessine vrai et arrivera certainement ainsi au caractère et à la beauté.

Lucas Granach peignant le portrait de Luther pendant qu'il compose son Choral à Wittemberg, de M. Labouchère, ne manque ni de caractère ni d'impression.

Nous passons de ce grave sujet à l'horloge qui avance de M. Eug Lambert. J'avoue que le nom de cet artiste m'était inconnu ; depuis qu'il a eu l'idée de faire *deux chats* qui jouent avec les balanciers d'un superbe coucou, le voilà mêlé à cette foule d'artistes, qui je le crains bien enrichissent les collections de colportage. Du reste que dire devant une telle œuvre, sinon que les chats sont très-gentils.

Je me rappelle même que le public frivole oubliait la *Pensierosa* de M. Landelle pour se précipiter devant les chats de M. Lambert. Ce même public oubliait également les deux beaux paysages de Lansyer la *Matinée de Septembre*, à Danarmenz (Finistère), et les *Bords de l'Ellée*, au Faouets (Morbihan).

Devant les Lapito, le public fuyait, ceci prouve en sa faveur. Il s'arrêtait volontiers devant *les Laïs* de M. Laporte.

Mais voici un homme heureux que M. Lagée ; il n'est ni coloriste, ni dessinateur, ni compositeur et cependant ce même public impardonnable cette fois l'accable toujours de succès. Il n'en est pas de même de M. Jean-Paul Laurens qui a exposé un *Hamlet*, qui se demande : « Etre ou ne pas être. » M. Laurens est un chercheur qui avait trouvé avec son *Caton* mais qui continue de douter avec son *Hamlet*.

Un sujet plus gracieux est l'*Hylas enlevé ou plutôt noyé par les nymphes*. Ces poses de tableau vivant manquent un peu de style ; j'aurais aimé dans cette traduction de l'idylle XIII de Théocrite, la couleur de la forme et du sujet que Gleyre a si bien trouvée quelquefois dans ses *Ménades antiques*. M. Lenepveu a trop sacrifié aux grâces françaises, pas assez aux grâces de la Grèce.

Avec M. Le Poittevin, les *Grâces*, cette fois, éminemment françaises, se promènent sur la plage d'Etretat. M. Le Poittevin est toujours le peintre spirituel que nous connaissons. Je n'aime guère l'esprit néo-grec, ce genre bâtard qui transporte nos mœurs et nos goûts modernes avec des formes anciennes ; il ne réalise pas le vers de Chénier :

Avec des mots nouveaux faisons des vers anciens.

Car Chénier, éminemment grec, ne voulait pas revêtir du péplum et de la tunique antique nos petits vices et nos petites allures ; c'est pourquoi *l'Expiation*, initiation aux mystères d'Isis, de M. Hector Leroux, a le grand mérite, selon nous, de réunir le style à une cérémonie vraiment antique ; mais la peinture en est fade.

Voici encore l'antiquité avec la *Diane* de M. Lévy, si mince et si étriquée, et l'*Hécube qui retrouve au bord de la mer le corps de son fils Polydore*, de M. Léopold Lévy.

Nous avons dit, dans notre introduction, et à plusieurs reprises, dans le courant de ce Salon, combien l'exemple

ébranle depuis longtemps les plus hautes intelligences, et les Lamennais, les Charles Fourier, les Jean Reynaud, les Balzac, les Delphine de Girardin, les Victor Hugo, les Vacquerie, les Lamartine, les Louis Jourdan, les Pierre Leroux, les Alfred Dumesnil, les André Pezzani, les Louis de Tourreil, les Enfantin, etc., etc., sciemment ou insciemment ont creusé le sillon à l'idée spirite.

Quoi qu'il en soit, ma cousine, je vous répéterai avec M. Love que — « l'on voit, et *c'est à coup sûr un signe du temps*, la secte spirite prendre une extension rapide parmi les gens de toutes les classes et des plus éclairés, sans compter le regrettable et regretté JOBARD, de Bruxelles, qui était devenu un des champions des plus alertes de la nouvelle doctrine.

» Le fait est que si l'on examine cette doctrine, ne serait-ce que comme je l'ai fait d'abord dans la petite brochure de M. Allan Kardec, *Qu'est-ce que le Spiritisme?* et même dans l'opuscule *le Spiritisme à sa plus simple expression*, il est impossible de ne pas remarquer combien sa morale est claire, homogène, conséquente avec elle-même; combien elle donne de satisfaction à l'esprit et au cœur. Quand on lui enlèverait la réalité des communications avec le monde invisible, il lui resterait toujours cela, et c'est beaucoup; c'est assez pour entraîner de nombreuses adhésions et expliquer son succès toujours croissant. Quant aux communications avec le monde invisible, je crois avoir démontré scientifiquement qu'elles étaient non-seulement possibles, mais qu'elles devaient avoir lieu tous les jours dans le sommeil. L'inspiration pendant la veille, dont il est impossible de révoquer l'authenticité ou la nature d'après ce que j'en ai dit, est d'ailleurs une communication de ce genre, bien qu'il puisse y avoir des cas où elle ne soit que le résultat d'un plus grand degré d'activité de l'esprit. Maintenant, que l'on en rencontre où cette communication se traduise par des notions étrangères au *médium* qui les reçoit, je ne vois rien là-dedans qui ne soit éminemment probable; et c'est dans tous les cas une question qui peut se résoudre en l'absence des savants; que chaque *médium* qui a la mesure de ses connaissances dans l'état normal et les personnes de sa famille ou de son entourage peuvent juger mieux que qui que ce soit, de telle sorte que si le Spiritisme fait tous les jours des prosélytes en dehors de la question morale, c'est qu'apparemment il se produit assez de *médiums* pour fournir la preuve de leur état particulier à quiconque veut les examiner sans parti pris.

» La morale telle que je la comprends et telle que je l'ai déduite de notions scientifiques, je ne crains pas de le reconnaître, a de nombreux points de contact avec celle transmise par les *médiums* dont nous parle M. Allan Kardec; je ne suis pas éloigné non plus d'admettre que si dans les pages écrites par eux il y en a beaucoup qui ne dépassent pas la portée ordinaire de l'esprit humain et même du leur, il doit y en avoir et il y en a d'une portée telle qu'il leur serait impossible d'en écrire de pareilles dans les moments ordinaires. Tout cela ne me porte pas peu à désirer qu'une doctrine, qui n'offre pas le moindre danger et qui, au contraire, élève l'esprit et le cœur autant qu'il est possible de le désirer dans l'intérêt de la société, se répande tous les jours de plus en plus; car, d'après ce que j'en ai lu, j'estime qu'il est impossible d'être un bon spirite sans être *un honnête homme et un bon citoyen*. Je ne connais pas beaucoup de religions dont on puisse dire autant. »

Voilà, ce me semble, ma chère Clotilde, des raisons solides qui militent en faveur du Spiritisme et des réponses inéluctables à l'adresse de nos contempteurs. Il est évident qu'une doctrine qui, en moins de dix ans, a envahi le monde ne peut être que celle que tant de penseurs ont pressentie. Au milieu de certaines écoles philosophiques qui aspiraient au rôle civilisateur et qui sont restées enterrées entre quelques centaines d'adeptes, seul le Spiritisme s'est élevé à la hauteur d'une institution sociale, parce que seul il a répondu à ce programme de la vérité : *Vox populi, vox Dei*!

A la lecture de cette lettre et des précédentes, notre cher abbé Pastoret dira probablement que l'opinion des philosophes et des écrivains qui m'ont fourni les matériaux de ces lettres n'a rien de bien orthodoxe; je lui réponds d'avance qu'étant en concordance avec les citations sacrées de mes premières lettres cette opinion vient consacrer mon argumentation de toute la juste autorité dont jouissent les auteurs que je viens de citer.

Offrez, je vous prie, ma cousine, à ce cher et vénérable ami l'expression de mes meilleurs sentiments et croyez, ainsi que votre mère, à mon inaltérable affection.

(A suivre.) ALIS D'AMBEL.

Monographie de la presse spirite et spiritualiste.

I

ITALIE

Le Spiritisme a déjà trois organes en Italie :

Les *Annali dello Spiritismo in Italia*, à Turin;

La *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, à Bologne;

La *Luce, giornale dello Spiritismo*, aussi à Bologne.

La première de ces publications, *Annali dello spiritismo*, brochure in-8° de 48 pages, fondée en janvier 1864, paraissant tous les mois, a accompli victorieusement sa première année d'existence, et son succès rapide et assuré est la meilleure preuve de sa valeur et du progrès du Spiritisme en Italie. C'est un de ces organes à voix forte, bien dirigés et bien rédigés, qui imposent le respect à ceux même de leurs adversaires qui auraient le plus envie de railler. La première sur la brèche, elle aura la gloire d'avoir déterminé le mouvement spirite en Italie comme le *Livre des Esprits et des Médiums* l'ont déterminé en France.

Chaque numéro des *Annali* contient un article de fond sur les principes du Spiritisme. Après avoir, dans les premiers numéros, initié ses lecteurs aux connaissances élémentaires et pratiques de la science, M. Nicéphore Filarète, l'habile directeur de cette publication, a abordé la partie philosophique et a pu ainsi suppléer à l'absence des ouvrages spéciaux, tels que le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*. Il a compris surtout que le point capital, que la clef de voûte du Spiritisme était la préexistence de l'âme et la réincarnation, deux vérités essentielles et corrélatives, sans lesquelles tout ce qui concerne l'homme reste, malgré les phénomènes spirites, à l'état de problème comme devant. Il s'est attaché à développer ces vérités; il l'a fait savamment et a été entendu. En Italie comme partout, on ne comprend point, sans la réincarnation, la raison des inégalités morales du monde visible et du monde invisible, et conséquemment la marche rationnelle du progrès humain.

Chaque fascicule contient, en outre, une chronique, une correspondance, des variétés intéressantes, et enfin des communications de la valeur desquelles le lecteur a pu juger déjà par quelques échantillons reproduits dans l'*Avenir*.

La *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, feuille bi-mensuelle, in-4° de 8 pages à 2 colonnes, c'est-à-dire format de journal, paraît à Bologne et en est, à cette heure, à son 17e numéro (15 juin). Ce numéro étant le seul que nous ayons entre les mains, nous ne pouvons nous former une opinion exacte sur cette publication. Elle paraît avoir pour but l'étude simultanée du Spiritisme et du Magnétisme, deux sciences dont les phénomènes sont, à son avis, régis exactement par la même loi : la transmission par les fluides périspritaux, et dont l'étude lui paraît par conséquent devoir être

---

d'E. Delacroix servait à peu de gens qui croient sauvegarder leur personnalité en ne s'instruisant pas. Il y a une grande différence entre l'inspiration intelligente que l'on a d'un maître ou l'inspiration matérielle et terre à terre. J'avoue que le juste milieu est très-difficile, et qu'il faut maintenir vigoureusement son organisation artistique entre deux écueils. Les uns, comme MM. Bellet du Poisat, Chassériau, mort si jeune, et d'autres dont les noms m'échappent, ont su faire triompher leur personnalité dans l'imitation du maître, d'autres, au contraire, ont succombé à l'inspiration trop tentatrice, et ils sont devenus *pasticheurs*. Heureusement que M. Léopold Lévy est un jeune homme; chez lui, le sentiment a été plus fort que la pensée, et, malgré le mérite immense de son tableau, nous ne saurions l'admettre comme œuvre personnelle. Et ce qu'il y a de grave dans cette imitation, ce n'est pas quelques taches de peinture qui rappellent les superbes indications du maître; non, c'est le sentiment poétique lui-même usurpé dans les poses, dans les expressions, dans les mouvements, en un mot, dans tout le soufle de la composition. M. Lévy sera évidemment un peintre, quand son cerveau aura pris le dessus : en art, il ne faut pas être un élève admirateur de son maître, il faut être un maître soi-même, admirateur d'un autre.

Après le sentiment vraiment lyrique qui règne dans ce tableau, nous passons froidement devant les parfums de fleurs et de natures mortes, pour parler de deux peintres réalistes, MM. Edouard Manet et Mérino.

En peinture, il faut bien prendre garde d'*éreinter* à tort et à travers; bon nombre de critiques insultent grossièrement certains peintres qui ne leur plaisent pas; il faut bien mieux ne pas en parler, comme certains l'ont fait à propos de M. Manet. Il ne faut pas se le dissimuler, notre époque est une époque de transition, de recherches et de labeur. La perfection moderne en fait d'art est bien pauvre et les exemples les plus brillants se trouvent encore parmi ceux que l'on a bafoués ou ridiculisés à leur apparition. Or, les peintres ainsi ridiculisés ont fait le *Plafond de la galerie d'Apollon*, *l'Enterrement d'Ornans*, et bien d'autres encore; pourquoi? parce que la recherche dans l'Art inquiète et horripile le public; il aime bien ce qui ne lui demande pas de peine; pas de recherches surtout, semble-t-il dire : on ne peut pas mieux faire que ce qui a été fait. Il faut poser alors un principe déplorable : ne présenter que des tableaux perfectionnés aux salons d'exposition : ce qui est impossible. On n'arrive pas ainsi de suite; seulement dans ces essais, quelquefois très-imparfaits, il faut savoir distinguer surtout, si l'on est critique, le côté artistique de l'œuvre, et si l'homme qui l'a exécuté est un peintre. On peut faire une chose très-mauvaise qui dénote un peintre, et une autre très-bien qui ne le prouve pas.

C'est ce qui est arrivé pour M. Manet; son œuvre absurde a des éléments de premier ordre comme peinture; la touche est libre, large, fort spirituelle dans les natures mortes, maladroite et pâteuse là où la science fait défaut; c'est une œuvre manquée, plus que manquée; mais c'est une des toiles les plus artistiques du Salon, comme aspect et comme solidité de peinture, les harmonies sont d'une délicatesse extrême, malgré leur opposition outrée à la manière de Goya; les chairs blafardes sont vraies après tout, et il faut mieux voir un homme se tromper d'après nature que de le voir réussir avec les systèmes Hébert, Landelle, etc.

Là est notre conclusion à ce sujet, et nous avons dit ce que nous avons cru devoir en dire.

HYX.

(La suite au prochain numéro)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . . 10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . . 9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . . 12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. . 10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . . 12
La Luce de Bologne. 12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne. 6
Le Spiritual Magazine de Londres.
Le Spiritual Times de Londres.
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. . 9
Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

AVIS. — Nous recevons quelquefois des lettres, signées de noms qui nous sont complètement inconnus; parmi ces lettres, il en est quelques-unes de bonne discussion que nous insérerions volontiers; mais comme, la plupart du temps, ces correspondants oublient de nous donner leur adresse, il nous est impossible d'insérer leurs envois. A. D'A.

menée de front. Des études physiologiques viennent compléter les enseignements scientifiques de cette feuille.

Le directeur de la *Gazetta*, M. le professeur P. d'Amico, est en même temps magnétiseur et s'occupe de magnétisme médical; sa femme est somnambule consultante; et, après les variétés et la correspondance qui occupent une partie de son journal, la dernière est consacrée à l'annonce de sa spécialité médicale.

La reproduction qu'il donne des enseignements des Esprits, résumés dans la petite brochure *le Spiritisme à sa plus simple expression*, de M. Allan Kardec, nous autorise à croire qu'il suit les principes du Spiritisme généralement admis en France. Nous ferons cependant une remarque. Dans une séance de typtologie dont il donne le compte rendu, un Esprit se présente spontanément sous le nom de Wilkes Booth, l'assassin de M. Lincoln, et vient avouer franchement son crime et en reconnaître l'énormité. Le Médium, au lieu de l'encourager au repentir, le repousse durement en le maudissant : « Va-t'en! scélérat! tu me fais horreur, tu as déjà été et tu seras toujours maudit! etc. »

Rien ne prouve l'identité de l'Esprit sans doute, mais le médium y a cru, et cela seul lui faisait un devoir d'adresser à ce malheureux de bonnes paroles; il a fait le contraire. Nous savons qu'il ne suffit pas d'être médium pour comprendre et pratiquer les devoirs de la charité, mais il nous semble que c'était là précisément pour le journal une occasion de donner un enseignement utile et de faire comprendre à ses lecteurs que ce n'est pas ainsi que l'on doit agir, que tels ne sont pas les principes moraux du Spiritisme. Il ne l'a pas fait! C'est un oubli sans doute, mais il est regrettable, et nous aimons à croire que ce n'est pas là l'esprit du journal. On peut différer sur des points de doctrine, mais on doit être au moins toujours d'accord sur celui-là.

La *Luce, giornale dello Spiritismo*, publication mensuelle sous forme de brochure in-8°, a paru aussi à Bologne, pour la première fois, en mai dernier, sous une direction collective. Nous ne possédons que le second numéro de ce journal et ne pouvons, par conséquent, nous prononcer sur sa valeur; mais le seul numéro que nous en ayons nous permet de croire qu'il sera un sérieux et sincère défenseur de notre doctrine.

La *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, en souhaitant la bienvenue à son nouveau confrère, se plaint qu'il n'embrasse pas la cause du Magnétisme et n'établisse pas d'abord la connexité de celui-ci avec le Spiritisme. Ensuite il regrette qu'en démontrant la relation intime du Spiritisme avec le Christianisme, il n'ait pas fait une distinction spéciale du catholicisme qui en est, dit-il, la forme *la plus compréhensible et la plus spécifique*. Nous avouons que pour le premier jour d'existence de sa jeune sœur la *Luce*, la *Gazetta* lui trouve bien des défauts.

D'un autre côté, voici comment les *Annali* de Turin accueillent la *Luce* dans leur numéro du 15 juin :

« Je suis heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs qu'en mai dernier a paru le premier numéro de la *Luce, journal du Spiritisme*, à Bologne, lequel, à en juger par ce premier échantillon, est conforme aux vrais principes moraux de la science et pourra, par conséquent, remédier au mal qu'une autre gazette, qui se dit, entre autres choses, *spirite* (*spiritistica*), fait à la doctrine par ses aberrations.

Nous laissons, bien entendu, à qui de droit la responsabilité de ces appréciations diverses. P. XAVIER.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Annali dello Spiritismo. — Mai 1865.

MÉDIUM : M. E. D...

La société moderne.

Amis, sachez vivre simplement, sans arrière pensée, sans fausses apparences et sans oripeaux trompeurs, loin de la tyrannie de ce qu'on appelle les convenances sociales qui font de l'homme un masque double, un être monstrueux. La pauvre société *comme il faut* en est réduite à un point tel, qu'elle n'a pas le courage de faire un éloge sur la vertu vraie, ni d'émettre un blâme sur un vice à la mode.

Non, non, ne vous inclinez pas devant cette société phthisique, car tout reste de franchise et de loyauté s'y asphyxierait. Mais commencez à faire voir que l'on peut être bien élevé et bienveillant sans recourir à la feinte ni à l'adulation.

J'ai dû, pendant ma vie terrestre, me mêler continuellement à cette fange sociale, et j'ai pu la connaître et la mépriser; c'est pourquoi je préférais m'entretenir avec un rude paysan ou avec un soldat bourru qu'avec ces masques qui, trop souvent, m'entouraient plus que je ne l'aurais voulu.

Tout l'homme réside dans l'intérieur; l'extérieur ne doit être que le miroir et l'instrument de ce qui vit au dedans. Au lieu de cela, c'est la maxime de Talleyrand qui est en pleine vogue. Montrez-en la fausseté; faites voir la nécessité et la convenance pour tous de se former à l'école de la vérité et de la tolérance réciproques.

Maintenant que je vous ai donné mon avis sur ce mauvais côté de la société actuelle, je vous dirai quelques mots sur un de ses bons côtés, celui de la charité croissante qui, chaque jour, se manifeste dans tous les rangs.

C'est là un signe du temps, et heureux le temps qui a pour précurseur la charité! Vous la voyez, à notre époque, entrer dans les habitudes sociales, tantôt sous la forme du divertissement, tantôt sous celle d'une souscription qui, chatouillant l'amour-propre, force la monnaie à sortir de la bourse, ce que n'aurait pas fait le seul devoir moral.

Que voulez-vous? C'est une charité bâtarde, une charité boiteuse, une philanthropie peu éclairée, je vous l'accorde; mais elle n'en produit pas moins des fruits extraordinaires; l'avenir n'en tiendra pas compte à beaucoup de ceux qui la font; mais il n'en est pas moins vrai que l'ambition elle-même se tourne vers le bien, et qu'il n'est pas jusqu'à l'amour des divertissements qui ne se traduise en soulagement pour les affligés et les malheureux.

Acceptons ces fruits de la société actuelle : bien qu'ils ne soient point parfaitement bons, ils aplanissent le terrain à d'autres meilleurs, et ce qui se fait aujourd'hui par ostentation se fera avec le temps par devoir. Voyez si, il y a un siècle, on eût obtenu des souscriptions publiques ce qu'on en recueille aujourd'hui! Oh! non! Vous auriez trouvé alors, individuellement, des vertus héroïques; mais, dans les masses, l'égoïsme parfait; et maintenant, soit d'une manière ou d'une autre, le bien s'y fait; vous eussiez vu alors un grand seigneur jeter dans un dîner de luxe des milliers de livres, au risque de ruiner ses créanciers et de les bâtonner par-dessus le marché s'ils l'avaient ennuyé, et aujourd'hui vous voyez le riche orgueilleux *afficher* son nom sur les listes de bienfaisance.

Ce n'est pas toujours de la vertu, sans doute; mais que ce soit ce que cela voudra, c'est un progrès véritable, réel, que de rendre un tel témoignage à la nécessité, non par le moyen de l'aumône qui humilie, mais par la charité évangélique qui élève et améliore celui qui en est l'objet.

Courage, amis, rectifiez la manière de voir et de faire le bien, et montrez, par le fait, que l'on peut être chrétien vrai, bon et charitable, sans être partisan de la tyrannie, de l'obscurantisme ou d'une dévotion hypocrite.

CAVOUR.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

Ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était toute habitude, même toute velléité de paresse. Le matin, les dames X*** qui couchaient alors dans le même appartement tardaient elles à se lever? *Get up, get up!* Debout, debout! disait la voix impérieuse de Gaspard et il n'y avait pas à hésiter, il fallait obéir immédiatement.

N'oublions pas de faire remarquer que le jour du Seigneur, ce jour tout entier consacré à la prière et à la méditation chez les protestants rigides, Gaspard, contrairement à ses habitudes, ne se manifestait que vers six heures du soir, soit pour prendre part à quelque conversation sérieuse, soit pour chanter avec ces dames la grandeur du Très-Haut.

Il était heureux, disait-il, et cependant il y avait quelquefois dans son accent quelque chose de mélancolique qui semblait l'expression de quelque douleur cachée.

Nous nous arrêtons. Il faudrait des volumes pour analyser tout ce qui s'est dit pendant trois années; et cependant avant de terminer, rapportons certains faits dont l'étude pourra jeter quelque lumière sur la nature de l'Esprit familier des dames X***.

Gaspard, nous l'avons dit, ne conservait pas toujours la gravité qui lui était habituelle. Dans les fréquents entretiens qu'il avait avec les dames X***, il déployait parfois une verve, une causticité remarquables. Littérateur, historien, poëte, philosophe tour à tour il discutait sur tout et à propos de tout.

Un jour que la conversation était tombée sur Orphée apprivoisant les bêtes sauvages par la douceur de ses chants, Gaspard raconta qu'il avait essayé, pendant sa vie mortelle, quelle pouvait être la puissance de sa flûte sur une troupe de dindons au milieu de laquelle il s'était placé. Autant que Mlle C*** peut se le rappeler aujourd'hui, voici en quels termes il rendit compte de l'effet qu'il avait produit :

The mother turkey lent a listening ear,
And the old gobble bent his head to hear,
Till all the turkeys, in a mournful voice,
Grieved to before; din gobbler to rejoice.

Nous ne pouvons traduire en français le grotesque de cette poésie imitative qui ne manqua pas d'être accueillie par les demoiselles X** avec de longs éclats de rire.

Quoique Gaspard ne parlât jamais en présence des domestiques, il lui prit un jour fantaisie de s'amuser aux dépens d'une vieille servante et de se faire entendre pendant qu'elle se trouvait dans l'appartement de ses maîtresses.

Que l'on juge de la surprise de cette bonne femme lorsqu'elle entendit près d'elle une voix étrangère répondre à une question que lui adressait Mme X***. Elle se retourne, regarde, cherche d'où peut partir cette voix. Elle n'aperçoit rien et se retire toute préoccupée des *paroles qui ont frappé ses oreilles*. Le nom de cette femme était Honorine, Hony par abréviation.

Une autre fois, c'est une voix sortie de l'appartement qu'elle vient de quitter, qui l'appelle; Hony! ma chère! entend-elle fort distinctement. Elle revient sur ses pas, rentre dans l'appartement. Rien; trois fois le même jeu se répète. Enfin, lasse d'être ainsi mystifiée, elle sort et n'écoute plus la voix qui continue à l'appeler.

Ces faits si surprenants n'avaient pas tardé à transpirer et à devenir l'objet des conversations de toute la ville, et Dieu sait à combien de commentaires donnèrent lieu les manifestations du revenant des dames X***. Tout porte à croire que la police locale ne tarda pas à s'en émouvoir, et l'on crut bientôt reconnaître que la maison occupée par ces dames était surveillée de très-près par des hommes apostés à cet effet. Ce qui est plus certain c'est que les plus incrédules amis de la famille X*** firent en vain tous leurs efforts pour découvrir l'auteur de ce qu'ils considéraient comme une déplorable mystification.

Sur ces entrefaites, Mme X*** s'était rendue en Angleterre, plaçant ses deux jeunes filles sous le patronage d'une dame S*** qu'elle regardait comme une précieuse amie et dans laquelle elle avait placé toute sa confiance. Cette dame qui avait souvent entendu parler de Gaspard avait un fils dont la légèreté lui donnait de pénibles embarras. Déjà, à trois reprises, il avait abandonné des positions très-avantageuses et depuis longtemps elle était sans nouvelles de cet enfant qui, à maintes reprises, avait témoigné le désir de partir pour les Indes. Inquiète, elle prie les jeunes dames d'interroger l'Esprit avec lequel elles sont en si fréquentes communications.

Gaspard répond aux questions qui lui sont adressées, que le fils de Mme S*** n'est pas parti pour les Indes, qu'il est à Londres et qu'une lettre de lui adressée à sa mère est en ce moment en route. Le lendemain en effet, Mme S** reçoit une lettre de son fils, qui vient confirmer la réponse de Gaspard. (*A suivre*).

(1) Voir les nos 31 et 32.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.